



Liberté du Judaïsme

La lettre de L.D.J.

N° 92 Novembre-décembre 2007 Le numéro 2,50\

La première association laïque et humaniste
en France et dans la communauté juive
(Le Monde, 4/3/1990)

Siège social 1 rue Pixérécourt 75020 Paris 01 47 97 30 63

Sommaire

Éditorial.....	p. 1
Un voyage en Pologne.....	p. 1
Activités.....	p. 6

ÉDITORIAL

ESPOIR ?

L'État d'Israël fête le 60ème anniversaire de sa naissance. Espérons qu'il trouve la paix en cette année. Des négociations sont en cours : un espoir naît.

Doris Bensimon

Un voyage en Pologne

L'un des participants avait, au début du voyage, annoncé qu'il venait pour connaître ce qui s'était passé « avant » et ce qui s'était passé « après », car ce qui s'est passé « pendant », il le savait.

Et pourtant, c'est « pendant » que l'on croit connaître ou que l'on voudrait parfois tant ne plus connaître qui nous a collé à la peau tout au long de notre séjour. De la *Rategast Bahnhof* d'où sont partis vers les camps d'extermination les habitants juifs de Lodz, un film qui passe en boucle à l'Institut d'Histoire Juive de Varsovie montrant des images insoutenables de la mort de 12000 enfants dans le ghetto de Varsovie, en passant par le camp de Maidanek installé sous les fenêtres des habitants de Lublin, c'est l'extermination systématique des Juifs de Pologne qui nous a suivis et poursuivis tout au long de notre voyage.

Les participants au voyage d'études organisé par la Maison du Yiddish et « Valiske »(1) avaient chacun une histoire, une sensibilité et des motivations sans doute différentes, mais cette diversité fut sans doute un des facteurs de la réussite du voyage.

À côté de personnes d'origine polonaise qui venaient ou revenaient sur la terre de leurs parents ou de leurs grands-parents, la présence de plusieurs goys intéressés à des titres divers par l'histoire des Juifs de Pologne et de Sépharades plus ou moins liés aux milieux ashkénazes a permis de compléter par des échanges à l'intérieur même du groupe ce qui nous fut montré et expliqué par les différents guides et interlocuteurs que nous avons rencontrés.

Appel aux cotisations

Réglez rapidement votre cotisation ou votre abonnement à la Lettre de L.D.J pour 5768 (septembre 2007 à août 2008). Vous pouvez aussi nous rejoindre pour la première fois. L.D.J. vit seulement de vos cotisations. Envoyez votre chèque à notre trésorière Noémie Fischer, 119-119 bis rue d'Avron 75020 Paris.

INTERNET

Internauts rejoignez-nous: www.col.fr/ldj/

E-mail ldj@col.fr

Participez aux débats du

courrier-ldj@yahoogroupes.fr

Pour vous inscrire, prenez la page d'accueil du site

<http://fr.groupes.yahoo.com/group/courrier-ldj/>

Vous pouvez alors participer aux débats, lancer vos idées, recevoir des informations sur nos activités par simple clic sur:

courrier-ldj@yahoogroupes.fr

Les villes visitées avaient été choisies dans la partie de la Pologne qui fut à partir de 1795, dernier partage de son territoire entre ses puissants voisins, sous contrôle russe, en laissant de côté la Pologne sous contrôle autrichien (Cracovie) et la Pologne sous contrôle germanique (Wroclaw).

Lodz d'abord, seconde ville du pays, ville cosmopolite s'il en était puisque la population avant la seconde guerre mondiale comportait un tiers de Juifs et une très forte minorité d'Allemands. Les Hitlériens l'occupèrent en 1939, en exterminèrent les Juifs, en chassèrent les Polonais, et firent venir d'autres Allemands des Pays baltes et de Poméranie pour peupler la ville. Ces Allemands, seuls habitants en fin 1944, s'enfuirent avant l'arrivée de l'Armée Rouge, ce qui fit que cette ville, où l'on ne se s'était jamais battu, se retrouve intacte mais vide de tout habitant.

La rue principale de la ville, la Piotrkowska, est bordée de façades lépreuses d'immeubles qui furent luxueux à la fin de la période faste que fut celle de la révolution industrielle. Dans cette rue on rencontre un Arthur Rubinstein en bronze assis devant son piano et un peu plus loin, discutant sans doute d'affaires autour d'une table scellée au sol, trois magnats, également en bronze, de l'industrie textile qui fit la fortune de Lodz et surtout la leur : deux Juifs et un Prussien protestant. On sent qu'il ne faudrait pas grand-chose, un peu d'argent, pour que ces immeubles maintenant décrépits retrouvent leur éclat. Mais de l'argent, il ne semble pas y en avoir beaucoup dans une ville au taux de chômage élevé et qui recherche toujours par quoi remplacer cette industrie textile qui l'avait fait surnommer la Manchester de l'Est.

De l'argent on en a, tout de même, trouvé pour installer à l'intérieur des bâtiments rénovés de l'usine d'Israël Ponianski, richissime industriel juif, une cité commerciale qui serait l'une des plus grandes de l'Europe. Les rutilants bâtiments en briques rouges de La Manufatura, c'est son nom, qui abritaient en leur temps des métiers à tisser, recouvrent maintenant des centaines de mètres carrés dédiés à la vente et à la consommation. Un restaurant, où nous avons déjeuné au son de vieilles rengaines juives jouées par un jeune et talentueux violoniste, sert de la cuisine juive. Car la cuisine juive est recherchée par les Polonais d'aujourd'hui. Mode ou nostalgie d'un mode de vie qui a disparu avec ses trois millions d'exterminés ? Je ne sais, mais c'est un fait que dans toutes les grandes métropoles de Pologne des restaurants proposent, très fiers d'eux, de la carpe à la juive et du foie haché dans des décors où les reproductions de Chagall voisinent avec des photos jaunies du monde juif disparu. Et ces restaurants font le plein, alors que l'antisémitisme en Pologne n'est pas loin, lui aussi, de faire le plein.

L'antisémitisme en Pologne est une maladie chronique, qui concerne aussi bien l'avant, que le pendant et l'après. L'avant, c'était le refus d'accorder aux Juifs un statut de minorité nationale conformément au traité annexe du traité de Versailles qui a fixé, entre autres, les frontières de la Pologne, État neuf surgi de la défaite des Empires centraux en 1918. L'avant ce sont les pogroms de 1919 et ce sont les nationalistes polonais qui ont bâti leur carrière politique sur l'antisémitisme, tel ce Roman Dworski dont avons pu voir la stèle à l'intérieur de la cathédrale de Varsovie, un des hauts lieux du pouvoir politique en Pologne.

Pendant, ce sont les habitants de Varsovie regardant brûler le ghetto comme si cela ne les concernait pas ou ceux de Lublin vaquant tranquillement à leurs occupations à deux pas de Maidanek pendant que les cendres des cadavres incinérés dans le four crématoire, maintenant conservées sous une large voûte de béton, s'accumulaient en limite du camp. Pendant, ce sont les pompiers polonais, qui avec leurs pompes à eau délogeaient, pour les remettre aux nazis, les Juifs cachés dans les caves du village d'Izbica, village entre Zamosc et Lublin, créé en 1750 et juif au point de ne pas avoir une église.

Après, ce sont les pogroms de Kielce et de Cracovie en 1946, qui ont provoqué le premier départ des quelques 350.000 Juifs qui avaient échappés au massacre ou qui étaient rentrés du fin fond de l'Union soviétique, où, réfugiés, ils avaient pu se soustraire aux exécutions sommaires pratiquées par les nazis au fur et à mesure où la Wehrmacht s'enfonçait vers l'est.

Après, c'était le discours de 1968, que nous avons pu voir sur un film vidéo, du premier secrétaire du Parti Communiste Polonais W. Gomulka, devant le comité central de son parti, montrant la porte aux Juifs. Discours qui provoqua le départ du peu de Juifs encore présents sur le territoire en laissant derrière eux quelques rescapés, surtout des personnes ayant un conjoint non-juif.

Maintenant, ce sont les discours antisémites émis par Radio Marjia, radio « libre », gérée par l'Ordre religieux des Rédemptionnistes. Ordre religieux sur lequel la hiérarchie catholique semble ne pas vouloir ou ne pas pouvoir agir. Car le substrat de l'antisémitisme en Pologne est d'essence religieuse. Un de nos guides polonais, qui nous a promenés sur ce que fut le ghetto de Varsovie, nous a raconté que lorsqu'il était enfant, le curé de sa paroisse tonnait en chaire contre les Juifs déicides, et comment, dès la sortie de la messe, les enfants catholiques se précipitaient sur la synagogue toute proche pour y lancer des pierres. Bien sûr, ce curé n'avait jamais demandé aux enfants de le faire...

Il se trouve que, par une promiscuité douloureuse, le bâtiment qui abrite les Rédemptionnistes se trouve à proximité de l'orphelinat où le Dr. Korczak, fondateur de la pédagogie polonaise, prenait en charge les orphelins juifs mais également polonais. Korczak qui est parti vers le lieu de rassemblement – *l'Umschlagplatz* – et la mort tenant à la main les enfants de son orphelinat.

Devant ce bâtiment des Rédemptionnistes, on peut voir, car rien n'est simple en Pologne, un monument à la mémoire d'une cinquantaine d'entre eux fusillés par les Allemands. Car il existe en Pologne une sorte de concurrence dans la douleur. Au massacre des Juifs, les Polonais opposent, même si ce n'est pas toujours explicitement exprimé, les sévices dont ils ont été victimes au cours de la seconde guerre mondiale de la part des Allemands, mais aussi des Russes. La destruction de Varsovie à la suite de l'insurrection polonaise de 1944 fait ainsi pendant et contrepoids à la destruction du ghetto de Varsovie à la suite de l'insurrection juive en 1943.

Il est très vraisemblable que les Allemands avaient aussi dans leur programme sinon l'extermination de tous les Polonais, du moins l'élimination d'une bonne partie d'entre eux. Lorsqu'ils entrèrent à Lublin, par exemple, ils réunirent immédiatement les édiles de la ville et un certain nombre de personnalités connues et les fusillèrent séance tenante. La terreur était leur arme et la mort leur métier. Les noms et qualités des victimes sont gravés sur une pierre à l'entrée du cimetière. Dans cette même ville de Lublin, on peut voir un second monument en mémoire, cette fois, des victimes polonaises de la période 1943-1955. Nous sommes restés perplexes devant le choix de ces deux dates, comme sur le choix du lieu, à proximité de la porte Grodzka, lieu de communication entre la vieille ville polonaise et l'ancienne ville juive, mais du côté juif. Il est vrai que de ce côté il y a de la place, puisque la ville juive a complètement disparu.

Malgré l'antisémitisme latent de la société polonaise, on ne peut pas dire que les autorités actuelles cherchent à effacer la présence juive en Pologne. Il est vrai que les entrées d'argent engendrées par le tourisme de mémoire des Juifs américains et israéliens ne sont pas à négliger ! Quoi qu'il en soit, on peut constater que les choses sont et ont été faites. Face au célèbre Monument à la mémoire des insurgés du ghetto de Varsovie inauguré en 1948, se dressera d'ici quelques années le musée de la présence juive en Pologne. Financé en majeure partie par les autorités polonaises, la première pierre en a déjà été posée. Ce musée devrait retracer l'histoire de la présence juive en Pologne depuis le Moyen âge. Il sera édifié sous le contrôle de l'Institut d'Histoire Juive (ZIH) de Varsovie dont nous avons pu rencontrer la directrice, qui nous a fait part de ses réalisations et de ses projets.

Parmi les activités du ZIH, financé pour les deux tiers par le gouvernement polonais, il faut citer la tenue d'archives qui permettent à ceux qui le désirent de tenter des recherches concernant leurs familles disparues. Comment dire l'émotion que l'on ressent à la lecture de ces listes, surtout lorsque l'un ou l'autre d'entre nous y retrouvait le nom d'un proche.

Des listes des noms il y en a aussi affichées sur les murs du monument construit en 2004 par la municipalité de Lodz sur l'emplacement de la gare *Radegast* d'où sont partis tous les convois en direction des camps de la mort. Une plaque indique que l'inauguration a été faite 60 ans exactement après le départ du dernier train. Ce dernier train, comme quelques précédents, est parti vers le sud en direction d'Auschwitz, car les moyens d'extermination artisanaux des Juifs de Lodz, qui se trouvaient au nord de la ville, étaient saturés. C'était le 29 août 1944. L'Armée Rouge était aux portes de Varsovie et à moins de 140 km de Lodz.

Ceux qui partirent dans ces trains vers Auschwitz eurent de la « chance ». 15 000 environ – dont un de mes oncles – survécurent sur les 73 000 qui remplirent les derniers trains. Deux mois auparavant, ils seraient partis vers Chelmno et là on ne connaît que trois survivants.

$73\ 000 + 16\ 000 = 89\ 000$, le ghetto de Lodz, le dernier ghetto encore existant, à cette date, était liquidé.

Pour se démarquer de ce qui s'est passé là, la municipalité de Lodz a conservé sur ces lieux toutes les écritures en allemand et en lettres gothiques. Par ailleurs, en Pologne, on ne parle pas du ghetto de Lodz, mais du ghetto de *Litsmannstadt*, nom que les Allemands avaient donné à cette ville qu'ils comptaient bien annexer. Actuellement, à Lodz, on peut suivre un itinéraire fléché qui parcourt ce que fut le ghetto. Il part du marché de Balut, quartier juif miséreux et populaire et va jusqu'à la gare *Radegast*. Le chemin que suit le visiteur se termine au même endroit que celui des 235 000 Juifs qui n'eurent pas la chance de mourir de faim ou de mort naturelle entre les murs du ghetto de février 1940 au 29 août 1944. Entre temps, le visiteur aura pu s'arrêter pour méditer sur une sorte de terrain vague flanqué d'immeubles grisâtres d'habitations à bon marché où Rumkowski, le chef du *Judenrat*, a, dans un discours resté tristement célèbre, demandé aux mères juives de lui amener leurs enfants de moins de onze pour les envoyer à la mort.

La perpétuation de la mémoire juive en Pologne se fait aussi par des initiatives qui font espérer que la liberté en Pologne ne se limite pas qu'à la liberté d'être antisémite. À Lublin un lampadaire, implanté dans ce que fut le quartier juif, reste symboliquement allumé jour et nuit, et dans le Centre Culturel proche on peut

retrouver, sur une maquette de ce qu'était Lublin avant la seconde guerre mondiale, la ville juive avec ses rues et ses échoppes à tout jamais disparues. On y voit des photos de la ville qui comportait 42 000 Juifs sur une population de 100 000 habitants et, en particulier, celle en grandeur nature, d'un beau petit garçon, Henio Zytomirski, mort à 10 ans à Maidanek. Il est demandé aux écoliers qui visitent le Centre de lui écrire.

Quand on arrive à Maidanek, par une journée ensoleillée, on est saisi par le calme qui y règne. Les baraquements qui ont échappé à l'incendie déclenché par les nazis en fuite sont bien conservés. Les miradors qui entourent le camp rappellent ces abris dans lesquels les chasseurs attendent, lorsque la chasse est ouverte, du gibier ou des oiseaux de passage. L'horreur c'est ce panneau explicatif qui indique que 750 kg de cheveux ont été expédiés en Allemagne. L'horreur, c'est ce crématoire, presque en état de marche, qui a transformé en fumées et en cendres, stockées un peu plus loin, plus de 78 000 personnes, et sa table de dissection attenante avec son orifice d'évacuation du sang, pour chercher dans les corps d'éventuelles caches d'or ou de bijoux.

À côté de l'horreur, il y a l'étonnement d'apprendre que 12 000 prisonniers sont ressortis vivants du camp. Car ce camp était double, l'un Maidanek 1, était un camp de travail d'où l'on pouvait ressortir après avoir purgé sa peine – à condition de ne pas être juif, bien sûr. L'autre, Maidanek 2, était un camp d'extermination d'où l'on ne sortait que par la cheminée du crématoire.

Même si Maidanek 1 a été conservé par les SS pour camoufler, un tant soit peu, le camp d'extermination, il est impossible de concevoir que, compte tenu de ces allers et retours, la population de Lublin ignorait ce que se passait à Maidanek 2.

À Varsovie un club branché de jeunes s'est installé dans ce que fut un bâtiment de la police allemande, entre le petit et le grand ghetto. Ils ont implanté, face à leur local un panneau représentant la fameuse passerelle qui reliait les deux parties du ghetto et qui passait, à cet endroit, au dessus de la rue Chlodna restée aryenne. Passerelle qui disparut avec la disparition du petit ghetto, laquelle précéda de quelques mois la disparition du grand.

C'est dans ce local que nous avons rencontré quelques membres de l'association République ouverte, une micro LICRA ou un mini MRAP, qui s'est donné comme objectif de pourchasser les relents d'antisémitisme dans les écrits polonais. Créée à la suite de la publication d'un recueil scolaire qui avait dans ce domaine dépassé les bornes – mêmes polonaises – elle est surtout implantée dans les milieux universitaires et rassemble des Juifs et des non-juifs. Certains de ceux que nous avons rencontrés parlaient

très bien français. Voix minoritaire sans doute, mais peut-être pas voix dans le désert, si on note que notre rencontre, dont on ne peut pas dire qu'elle était de bien grande importance, avait été annoncée par un entrefilet dans *Gazeta Polska*, l'un des grands quotidiens de Varsovie.

Dans le cimetière juif de Praga, quartier de Varsovie sur la rive droite de la Vistule où l'armée soviétique stationna pendant plus de cinq mois pendant que sur la rive gauche la Wehrmacht détruisait Varsovie et son insurrection, un cimetière juif rasé par les Allemands a reçu des dalles et des stèles récupérées aux quatre coins de la ville. Ce travail a été entrepris à l'initiative d'un commerçant juif, Z. Nissenbaum, qui, à partir de 1966, collecta les pierres portant inscriptions en lettres hébraïques que l'on pouvait voir sur les chantiers de construction ou le pavage des rues. Ces stèles entassées, sens dessus dessous, dans le cimetière, dégagent une impression de fin de monde, impression renforcée par les Swastikas que des antisémites avinés, comme on peut le deviner aux débris de bouteilles qui jonchent le sol, ont tracées sur les quelques stèles mises en position verticale pour constituer une sorte de mausolée.

À Gora Kalwaria, qui fut la cité d'une lignée de rabbins célèbres, un vieux Juif, un des rares qui s'exprima avec nous en yiddish, rescapé du ghetto de Varsovie, Felitz Korpman, entretient un petit cimetière et la synagogue où le maître, Rebbe Alter, dispensait son enseignement à près de trois mille Hassidim logés tout autour de la grande cour intérieure sur laquelle s'ouvrait la synagogue.

Ce n'est plus de mémoire juive, mais de présence juive qu'il s'agit à Varsovie et à Lodz. Il y a quelque chose de pathétique dans cette volonté de reconstituer sur le sol de la Pologne, dans les conditions actuelles, un semblant de vie juive.

À Lodz, nous fûmes logés dans une *guesthouse* appartenant à la Communauté juive. Celle-ci a pu récupérer des immeubles qui lui appartenaient avant la guerre, elle en tire quelques revenus qui lui permettent d'animer la vie culturelle et culturelle de la petite communauté. Le bâtiment qui avait belle allure a été remis en état et si quelqu'un veut se rendre à Lodz, nous lui conseillons fortement de s'y loger. L'ambiance est sympathique, les chambres sont refaites à neuf, on peut y manger de la cuisine juive et l'ensemble se trouve à proximité du centre de la ville. Nous y avons rencontré un rabbin combattif, natif de Lodz, formé en Israël et aux États-Unis, qui se promène sans complexe avec sa kipa et sa voiture au travers de la ville. Nous y avons aussi rencontré une enseignante de yiddish et sur ce sujet il faut signaler que le yiddish est actuellement enseigné dans cinq universités en Pologne et est accepté comme unité de valeur dans certaines maîtrises de lettres.

À Varsovie, une Communauté juive regroupe 600 adultes et fait de l'action sociale envers un ensemble de 1800 personnes. Cette communauté emploie un rabbin dont nous avons compris qu'il était sensiblement plus orthodoxe que la communauté qui gravite autour de sa synagogue. □côté, à l'aide de la fondation Lauder, des Juifs non religieux ont ouvert en 1994, une école maternelle, puis en 1999 une école primaire. Le catéchisme ayant, après la chute du gouvernement communiste, été réintroduit à l'intérieur même des établissements polonais, cette école permet aux enfants de ne pas être soumis à la pression permanente de l'environnement catholique. Il est vrai que les enfants n'ont pas l'obligation d'assister au catéchisme, mais la pression est telle que même certains Polonais athées ont souhaité inscrire leurs enfants dans cette école.

Un symbole de la présence juive est le théâtre, qui fut célèbre en son temps, avec Ida Kaminska qui mourut aux États-Unis après avoir quitté le pays lors de la vague antisémite en 1968. Il fonctionne encore avec de jeunes artistes polonais, un directeur et un répertoire juifs. Nous avons pu y voir, dans une salle comble, une pièce tirée d'une nouvelle de Isaac B. Singer dans laquelle un jeune kabbaliste défait les diables et leurs diableries.

À Varsovie, nous avons pu participer à un *Shabbes-tisch*(2), avec les membres de ce qui se présente comme une association culturelle – Beit Warszawa – religieuse et libérale, animée par un charismatique rabbin venu des États-Unis. L'un des participants, en guise d'adieu, nous a dit : « Allez porter la bonne nouvelle à travers le monde, il y a de nouveau des Juifs à Varsovie. »

Mais d'où viennent ces Juifs ? Ce sont d'abord quelques Juifs et Juives qui n'ont pas quitté le pays en 1968 après la vague antisémite nationalo-communiste. Ayant pour nombre d'entre eux un conjoint polonais, l'âge passant et la démocratie revenant, ils sont ressortis de leur cave et ont commencé à rechercher leurs traces juives. Certains, l'ayant entendu dans leur enfance, comprennent et parlent un peu le yiddish. Ce sont ensuite des enfants cachés, adoptés et sauvés par des familles polonaises, qui ont, bien souvent, pris connaissance de leur histoire à la mort de leurs parents adoptifs et qui assaillent le ZIV pour retrouver la trace de leur famille biologique.

Ce sont aussi les enfants des précédents, jeunes qui dans ce pays globalement antisémite veulent affirmer leur identité juive. Enfants de couples mixtes, ils ont un seul parent juif et qu'importe si c'est le père et qu'en dit la loi juive et son orthodoxie. Plus encore, ce sont parfois des jeunes dont personne, et eux en particulier, ne sait s'ils ont une quelconque ascendance juive, mais qui se veulent Juifs, comme ce jeune de Cracovie membre d'une association de jeunesse juive

qui le déclare tout de go en souriant, dans un film que nous avons pu voir au cours de notre périple.

Ce sont ces jeunes avec, bien sûr, d'autres jeunes Polonais, qui ont fait le succès du festival de musique juive de Cracovie, ce sont ces jeunes qui fréquentent et animent le Club branché de la rue Chlodna à Varsovie et ce sont des jeunes comme ceux-là qui, au Centre culturel de Lublin, nous ont interprété quelques morceaux de musique juive modernisée.

J'aurais voulu terminer ces impressions de voyage par une note heureuse. Et comment ne pas se sentir heureux, lorsque l'on se retrouve sur la grande place de la ville de Zamosc que nous avons pu admirer un matin sous le soleil éclatant après l'avoir admirée la veille au soir sous un ciel étoilé. Place d'une ville du sud de l'Europe, construite comme une copie de la piazza de Padoue, elle est au c'ur de cette ville de Zamosc érigée pour et par le bon plaisir d'un prince polonais, Jan Zamosky, qui du haut de son cheval, un peu à l'écart, la regarde et peut-être la surveille.

Et que voit-il, Jan Zamosky ? Une place probablement très proche de celle qu'il avait voulue, au centre de la ville « privée » ou « libre » selon la terminologie utilisée qui sonne étrangement en période actuelle. Autour de cette place, classée par l'Unesco, il voit des maisons aux façades de couleurs variées, mais d'architecture homogène ; il voit un large parvis et ses terrasses de café. Il voit l'Hôtel de Ville avec son escalier à double volée et son balcon du haut duquel ses successeurs ont dû, au cours des temps, haranguer les habitants de la ville. Habitants qu'il a fait venir du pourtour de la Méditerranée, Arméniens, Grecs et Juifs sépharades qui avaient apporté avec eux leurs relations dans l'Empire ottoman, leur sens du commerce, leur synagogue copiée sur celle de Tolède, et leur judéo-espagnol. Mais il ne voit pas, il ne voit plus, aucun des 12 000 Juifs qui résidaient dans la ville – 12 000 sur un total de 18 000 habitants – avant le déferlement des Hitlériens. Zamosc est *judenrein*.

Il est difficile de terminer sur une note optimiste un voyage en Pologne.

Isidor Jacobowicz

1 Valiske ; association liée au Cercle Wladimir Rabi de Strasbourg

2 Shabbes-tisch : repas pris en commun la soirée qui suit le Shabbath

Bureau de L .D. J.

Doris BENSIMON, présidente
Flora NOVODORSQUI, vice-présidente
Simone SIMON, secrétaire générale
Anna SARFATI, secrétaire générale adjointe
Noémie FISCHER, trésorière
Vous pouvez toujours contacter L. D. J. au 01 47 97 30 63